
laboratoire espace cerveau

A

I

space brain laboratory

**cycle «vers un monde
cosmomorphe»**

**cycle «towards
a cosmomorphic
world»**

station 13
ex situ

14 décembre 2018
Beaux-Arts de Paris

Coexistences
**Ce que l'animalité
nous apprend**

/ Coexistences –
**what animality can
teach us**

C

Sur une proposition d'Ann Veronica Janssens et Pierre Montebello

Le Laboratoire espace cerveau réunit artistes et chercheurs (anthropologie, astrobiologie, géologie...) afin de partager leurs explorations autour des liens qui unissent l'espace, le temps, le corps et le cerveau. Partant du champ des expérimentations artistiques, le Laboratoire souhaite privilégier l'intuition comme moteur, les imaginaires partagés comme fondement et l'intelligence collective comme mode opératoire.

À travers le cycle de recherche *Vers un monde cosmomorphe* lancé en novembre 2016, le Laboratoire étend son champ d'exploration aux liens organiques qui unissent l'humain au cosmos. A l'heure de l'Anthropocène, l'intensité du bouleversement climatique et ses conséquences nous engagent plus que jamais à recomposer un monde commun, à la fois humain et non humain. De l'épigénétique à l'éthologie en passant par la géologie, les sciences révèlent aujourd'hui à l'unisson les liens de coexistence vitale qui unissent les êtres, mesurent la porosité avec leur milieu. Nos conceptions aujourd'hui se transforment : les principes dualistes de l'approche occidentale séparant l'homme de la nature, opposant matière et esprit, l'inné et l'acquis, laissent place à un modèle cosmologique, une vision du monde non plus anthropomorphe mais "cosmomorphe".

Comment concilier l'urgence environnementale et la nécessaire transformation de notre mode d'être au monde ? Comment la création et la recherche, imaginaires en actes, peuvent-elles contribuer ensemble à ce changement de paradigme ?

Intitulée *Coexistences - ce que l'animalité nous apprend*, la station 13 fait converger une multiplicité de pratiques de recherches, tant artistiques que scientifiques, prenant acte de nos liens avec l'animal. Longtemps mis à distance de la pensée philosophique et scientifique, l'animal, dès lors qu'il investit les lieux de l'analyse critique, bouscule nos pratiques de connaissance, en révèle les point aveugles. Aujourd'hui intégré au champ de l'anthropologie, de la sociologie ... l'animal fait résonner par ses modalités de présence, nos propres spécificités et cadres normatifs. Selon la transdisciplinarité constitutive du Laboratoire Espace Cerveau, il s'agira ainsi pour cette Station de décentrer notre regard vers la multiplicité des êtres qui compose le monde et d'envisager ainsi d'autres manières de l'habiter.

MATIN

10h-12h30 :

Accueil du Laboratoire Espace Cerveau
Nathalie Ergino et Alys Demeure

Présentation des intervenants
Cyrille Noirjean

Introduction de Pierre Montebello

Jocelyne Porcher

Sociologue et zootechnicienne, directrice de recherches à l'INRA

Le travail animal, une utopie de la coopération ?

Œuvre de Sarah Del Pino, *Rêvent-elles de Robot astronautes ?*, 2017

ÉCHANGES

— PAUSE —

Œuvre de Michihiro Shimabuku, *Octopuses Stone*, 2013-2017

Frédéric Joulian

Maître de conférences à l'Ehess, Responsable du Programme de Recherches Interdisciplinaires (PRI) « Évolution, Natures et Cultures » de l'EHESS, chercheur associé au Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Collège de France, et au Laboratoire d'Archéologie Africaine de Nanterre
Entre éthologie et anthropologie : comprendre les relations interspécifiques

Œuvre de Tomás Saraceno, *Webs of Attention*, 2018

ÉCHANGES

— PAUSE DÉJEUNER —

APRÈS-MIDI

14h-17h :

Œuvre d'**Hubert Duprat**, *Sept tubes de trichoptères*, 1980-1997

Bertrand Prévost

Historien et théoricien de l'art, maître de conférences HDR en histoire de l'art et esthétique à l'Université Bordeaux-Montaigne

Les animaux sans animalisme

Œuvre de **Robin Meir & Ali Momeni**, *The tragedy of the commons*, 2011

Aline Wiame

Maître de conférence en art et philosophie à l'Université de Toulouse-Jean Jaurès

« *La pensée est parfois plus proche d'un animal qui meurt que d'un homme vivant, même démostrate* »

— PAUSE —

Pierre Montebello

Philosophe, professeur de philosophie moderne et contemporaine de l'Université de Toulouse, auteur de *Métaphysiques cosmomorphes, la fin du monde humain* (2015)

Expression animale

Œuvre de **Daniel Steegman-Mangrané**, *Phasmids* et orientations du cycle

MODÉRATION

Cyrille Noirjean

PRÉSENTATION DES ŒUVRES À L'ÉTUDE

Alys Demeure

INTERVENANTS

Frédéric Joulain est anthropologue.

Maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales Centre Norbert Elias, Marseille, il a été directeur adjoint du laboratoire d'Anthropologie sociale au Collège de France et responsable du programme interdisciplinaire *Évolution, natures et cultures* de l'EHESS jusqu'en 2011.

Parmi ses principales publications : *La Nature est-elle culturelle ?* (1998), *Les Natures de l'Homme*, avec S. de Cheveigné (2007), *Dire le Savoir-Faire* avec S. d'Onofrio (2008), *Geste et Matière* (2011).

Si les notions biologique d'espèce, écologique de biocénose ou d'écosystème, restent encore et toujours les modules de base avec lesquels penser l'histoire évolutive, d'autres cadres analytiques, fondés sur les savoirs de l'anthropologie ou de l'éthologie, permettent également d'aborder la question des coexistences animales. A l'occasion de cette journée Frédéric Joulain tentera de réinscrire la question des relations interspécifiques dans le temps long de l'évolution humaine qui pour moi ne peut se concevoir de façon juste qu'en prenant également de façon attentive celles de l'animalité et l'altérité et de leurs différents chausse-trappes.

Frédéric Joulain tentera de montrer que les cadres de pensée actuels du rapport aux animaux, ceux qui inspirent une grande part des productions artistiques et philosophiques contemporaines, peuvent et doivent -sous peine de produire de nouvelles légendes-, être complétés des approches pragmatiques, objectives et sensibles des recherches de terrain.

Pierre Montebello est professeur de philosophie moderne et contemporaine à l'Université de Toulouse Jean-Jaurès et Directeur du département de Philosophie d'octobre 2004 à juin 2008.

A côté de plusieurs études sur la philosophie du corps française et allemande (de Maine de Biran à Simondon et Deleuze, de Schopenhauer à Nietzsche et Hans Jonas), ses recherches portent sur le statut d'une métaphysique de la nature dans la modernité. Elles prennent pour objet un courant de philosophie qui a su repenser le rapport esprit/vie/matière au sein d'une nouvelle cosmologie qui n'adhérait ni à l'invalidation scientifique moderne du cosmos, ni à la constitution transcendantale kantienne, ni à la réduction phénoménologique.

Dans trois ouvrages, *Nature et subjectivité*, Millon, 2007, *L'autre métaphysique*, Desclée de Brouwer, 2003, *Métaphysiques cosmomorphes* Presses du réel 2015, il montre la manière dont le concept de monde est repensé d'un point de vue cosmomorphique et non plus anthropocentrique.

Les formes animales ne signifient rien mais expriment des types de rapport au monde, des préhensions de monde, des manières de faire consister des mondes. Que veut dire exprimer dans le monde animal ? C'est à cette question Pierre Montebello tentera de répondre.

Jocelyne Porcher est sociologue et zootechnicienne, directrice de recherches à l'Institut national de la recherche agronomique (INRA-SAD). Ses recherches portent sur la relation de travail entre les humains et les animaux dans la production animale. Dans les années 1980, pendant huit ans, elle élève des brebis et des chèvres dans sa propre ferme. Dans les années 1990 elle débute des études agricoles: bac agricole, BTS productions animales, ingénieur agricole, un master puis une thèse sur les relations affectives entre éleveurs et animaux qu'elle soutient en 2001. A partir de 2003 elle est chargée de recherches à l'INRA SAD-APT. En 2014 elle est nommée directrice de recherches à l'INRA. Ses thèmes de recherche portent sur la relation affective et intersubjective entre les éleveurs et les animaux, le bien-être animal, le travail en porcheries industrielles, la place de la mort des animaux dans le travail, le sens et les conditions de la pérennité des liens avec les animaux domestiques. En 2014 elle publie *Le livre blanc pour une mort digne des animaux*, résultat d'un travail auprès de 66 éleveurs. Elle est à l'origine de la création, avec Stéphane Dinard, éleveur en Dordogne, d'un collectif d'agriculteurs revendiquant le droit d'abattre leurs animaux dans leur ferme, intitulé « Quand l'abattoir vient à la ferme ».

Bertrand Prévost est historien de l'art et philosophe. Il enseigne à l'université de Bordeaux-Montaigne. Il a notamment publié *La peinture en actes. Gestes et manières dans l'Italie de la Renaissance* (2007), *Botticelli. Le manège allégorique* (2011), *Peindre sous la lumière. Leon Battista Alberti et le moment humaniste de l'évidence* (2013).

Dans une enflure du discours contemporain sur les animaux, tant en philosophie qu'en art, Bertrand Prévost proposera de penser une animalité en soi, autant dire détachée des projections humaines voire humanistes dont elle fait constamment l'objet.

Bertrand Prévost montrera dans le même temps que cet «en soi» de l'animal, comme mode d'existence singulier et étrange, non-humain, ne doit pas se penser comme distance radicale vis-à-vis des humains, mais bien au contraire s'appréhender dans sa capacité à venir nous toucher jusque dans notre humaine intimité. C'est la question, esthétique s'il en est, de la ressemblance qui nous aidera à me le saisir, si tant est que «animal» ne décrit aucune réalité zoologique ou biologique, mais bien plutôt un fait de ressemblance plus ou moins grand avec la forme et le comportement humains.

Aline Wiame est docteur en philosophie et chargée de recherche du FNRS à l'Université Libre de Bruxelles. Elle a été Visiting Scholar au département de philosophie de la Penn State University. Ses recherches concernent la construction de savoirs entre philosophie et arts de la scène, la raison cartographique et l'esthétique de l'Anthropocène. En 2016 elle publie *Scènes de la défiguration – Quatre propositions entre théâtre et philosophie*.

Dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* en 1991, Gilles Deleuze affirme la nécessité que la honte s'immisce dans la pensée contemporaine, que l'affect spécifique qu'est la honte hante la pratique présente de la philosophie sans qu'elle puisse se rassurer pleinement derrière les concepts de « droits de l'homme » et de « démocratie ». Cette entrée de la honte en philosophie amène Deleuze à développer un style d'écriture très physique et corporel, qui convoque l'animal – mort ou vivant – dans tous ses états. Dans cette présentation, Aline Wiame montrera d'abord comment ce complexe philosophie-honte-animalité produit une éthique de la pensée spécifique et rigoureuse. Ensuite, elle examinera si et à quel prix la proposition de Deleuze peut être réactivée aujourd'hui, dans le contexte de l'Anthropocène et d'extinction massive des espèces.

Dana Armour, Vue de l'exposition de Dana Armour aux Beaux-Arts de Paris, 2018



© Dana Armour

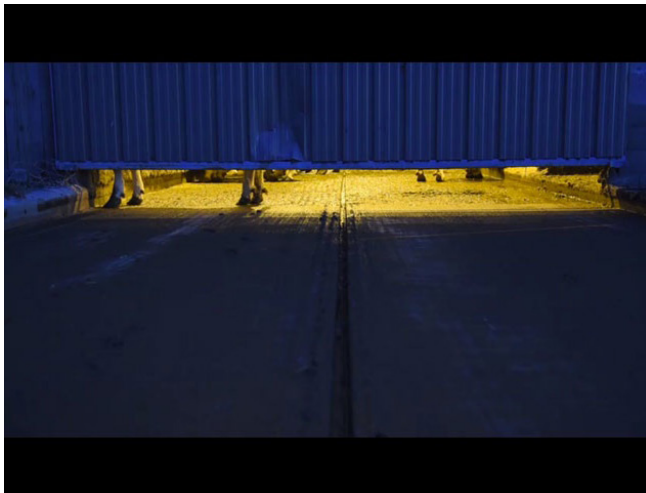
« Dana-Fiona Armour travaille avec des produits porcins, matériellement les plus proches de l'humain, plaçant la matérialité et la vulnérabilité des corps de l'ensemble des espèces au même niveau. En réponse à leurs exclusions historiques, elle met à nu les fondements biologiques à l'origine de la vie. Cette exposition n'aurait cependant pu avoir lieu si elle ne s'accompagnait pas d'une mise à distance, à savoir si l'artiste n'était parvenue à « *organiser ce désordre organique intérieur* » et « *à le rendre propre* » selon ses mots. Pour Winfried Menninghaus en effet, le dégoût constitue « *l'une des affections les plus violentes du système humain perceptible* ». D'où la nécessité de rendre l'abject supportable. Une mue/transformation que - masque au visage, les mains gantées et munie d'un scalpel - Dana-Fiona Armour assure en suivant plusieurs protocoles de recouvrement, d'altération et de reproduction. L'organe, la peau ou le sang peuvent être recouverts d'une peau transparente et isolante, comme ils peuvent être représentés par des matières artificielles (latex, résines, toxines botulique..) ou hybridées avec elles.

Loin d'être anodines, ces opérations s'indexent sur les mécanismes de production, d'emballage industriel et de dressage des corps et des sujets aux exigences néo-libérales, célébrant propreté et packaging pour faciliter la multiplication et la fluidité des échanges. Les œuvres de Dana-Fiona Armour procèdent d'une mise en circulation de ces produits (humains et non-humains) et tels qu'ils se présentent à l'heure de l'hyper-visibilité : standardisés, dépouillés, traçables. Les peaux de porcs utilisées ne sont pas tatouées pour rien.

Ce sont bien les indices de nos existences « pornos » (ces données et identités multiples qu'avec servitude on multiplie et expose offline et online) qui se dispersent dans la salle d'exposition. Comme jetés en pâture aux techno-pouvoirs. A l'heure du libéralisme high-tech, du trans-humanisme ou encore du trafic d'organes, les corps sont non seulement marchandisés mais aussi incomplets (on peut les « augmenter ») et pulvérisés (réduit à l'état de fragment ou de data). Dana-Fiona Armour teste les limites de l'humain du XXIème siècle. Tentative de définition de son périmètre, les 3 tondi imitant la surface de la peau de l'artiste, traduisent cet état de réduction de soi à une image, un avatar ou un étalon d'échange. Il s'agit bien de pièces à conviction de « *l'ère de la mesure de la vie* » qu'évoque Eric Sadin, retraçant au début des années 2010, la généralisation de la quantification de chacune des parcelles de la vie. »

Extrait de *La mesure de nos dépouilles*, par Julie Ackermann

Sarah Del Pino, *Rêvent-elles de robots astronaute ?*, 2017
Vidéo HD, 25'



© Sarah Del Pino

Sarah Del Pino explore les notions de perception et de sensorialité à travers différents médiums : la vidéo, la sculpture, la peinture... Le traitement particulier qu'elle fait de la lumière crée dans ses films une ambiguïté entre documentaire et fiction, entre « hyper-réalité » et ambiance surnaturelle. La lumière vient également animer la surface, la couleur et la matière des sculptures minimales.

Sous l'esthétique d'une science fiction la caméra abandonne peu à peu le monde des humains pour pénétrer dans un monde parallèle. Nous découvrons un microcosme fabriqué par l'Homme et pourtant déserté par ce dernier. Dans une ferme de vaches laitières autogérée par des logiciels informatiques, tous les désirs de ces travailleuses sont comblés si bien, que la seule voix persistante est celle des robots. La frontière entre le naturel et l'artificiel se trouble : nées dans ce monde, ces vaches domestiques évoluent dans leur milieu « naturel ». Telles des créatures dans l'ombre, elles produisent sans cesse notre futur consommation de lait. Enfermées dans un hangar, un champs seulement les sépare de notre société.

En 2018, le film s'inscrit dans la programmation du Bal *La marche du progrès : un monde sans homme*, séance centrée sur les valeurs liées à la robotique et à l'automatisation. Si le secteur des robots utilitaires, éducatifs, ludiques ou d'assistance est promis à un bel avenir (on estime à 42 millions le nombre de robots qui auront envahi les maisons à travers le monde d'ici 2019), il s'accompagne d'une nécessaire redéfinition du travail pour l'homme dont la place semble reléguée à la marge.

www.sarahdelpino.com

Michihiro Shimabuku, *Octopuses Stone*, 2013-2017
Pierres de pieuvres



© Michihiro Shimabuku

Shimabuku parcourt le monde accumulant les rencontres insolites. Renouant avec une esthétique de la dérive situationniste, il a étudié à Osaka puis à San Francisco pour ensuite voyager à travers différents ports du monde, au Japon, au Brésil, en France, aux Pays-Bas et aux États-Unis. L'artiste expérimente différentes interactions possibles avec le vivant afin de repousser les limites physiques ou imaginaires. Ses œuvres sont très souvent accompagnées du récit de leur conception, révélant la part due au hasard. Elles se laissent volontiers raconter tout en véhiculant une image forte, transformant les personnages de ses mises en scènes en véritables icônes.

« Les pieuvres ramassent souvent des pierres et des coquillages du fond de la mer. On découvre, en retirant les pièges de l'eau, que les pieuvres agrippent des objets. Parfois le pot est rempli de pierres et de coquillages. Certaines pieuvres aiment les pierres, d'autres préfèrent les coquillages. Certaines tiennent des morceaux de verre ou des pierres rouges. J'aime à collectionner ces objets à mon tour et à les admirer. »

Mise en abyme complexe du travail de l'artiste, ces quelques mots suffisent à conférer une aura de mystère à ces débris marins, dont la matérialité brute se dissout dans la rêverie du spectateur. Chez Shimabuku, le débris intervient non plus pour son potentiel esthétique ou sa valeur subversive, mais plutôt pour sa capacité de signification. Artiste qui collectionne, combine et distille, à l'heure où le réel se dérobe, Shimabuku s'efforce de faire ressurgir des mondes engloutis.

www.shimabuku.net

Tomás Saraceno, *Webs of Attention*, 2018

76 cadres d'araignées, soie d'araignée,
fibre de carbone



Tomás Saraceno, *ON AIR*, Carte blanche au Palais de Tokyo, Paris, 2018.

Commissaire : Rebecca Lamarche-Vadel.

Courtesy de l'artiste ; Andersen's, Copenhague ; Esther Schipper, Berlin ; Pinksummer Contemporary Art, Gênes ; Ruth Benzacar, Buenos Aires ; Tanya Bonakdar Gallery, New York.
© Photographie Andrea Rossetti, 2018

Depuis une dizaine d'années, Saraceno développe une recherche pointue, repoussant toujours plus loin les frontières d'une exploration spatiale et comportementale à travers le principe de réseaux ouverts dont chacun devient l'acteur. Dans un texte qu'il consacre à l'artiste en 2011, « Some Experiments in Art and Politics » (*e-flux journal* #23, mars 2011), le philosophe des sciences Bruno Latour souligne combien cette œuvre touche certains aspects cruciaux du débat contemporain où se nouent des considérations écologiques, sociales et politiques. En travaillant conjointement le modèle de la sphère - clos et centré sur lui-même -, et celui du réseau - ouvert et privé de centre -, en traversant les catégories caduques qui opposent nature et société, Tomás Saraceno donne à penser et à sentir l'interdépendance et l'impermanence de toute notion identitaire. Ses œuvres les plus récentes reposent sur des systèmes formels non créés de main d'homme, comme avec les toiles d'araignées qu'il met au centre de l'observation et de l'écoute du spectateur.

Webs of At-tent(s)ion

Webs of At-tent(s)ion est une constellation de sculptures tridimensionnelles. Elles ont été tissées conjointement par différentes espèces d'araignées n'ayant pas pour habitude de vivre ensemble. Ce sont donc des toiles hybrides, des architectures nées de la rencontre de mondes sensoriels différents. Elles nous permettent d'imaginer de nouvelles formes de communication et de coopération entre les espèces.

Plus qu'un enchevêtrement entre les mondes d'araignées non apparentées, ces toiles forment également des connexions vivantes et sensorielles avec les humains et les présences qui peuplent air. Les fils de ces toiles agissent comme des instruments de musique au travers desquels résonnent des vibrations d'origine terrestre et cosmique. Cette exposition est en effet conçue comme une gigantesque « jam session », une séance d'improvisation musicale à laquelle prennent part tous les visiteurs. Nous sommes invités à déplacer notre attention vers des mondes en tension et en suspens, à nous intéresser aux voix non-humaines qui se mêlent aux nôtres dans des toiles aux connexions infinies. Ces toiles remettent en question l'idée d'une hiérarchie entre les formes de vie et nous proposent de nouvelles harmonies entre les espèces et leurs mondes. Les lumières de l'installation brillent puis s'éteignent en fonction des variations des courants d'air et des vibrations spatiales. Les toiles s'illuminent ainsi comme un amas d'étoiles dans la nuit, et leurs fils de soie comme autant de filaments de galaxies naissantes. Ces univers pourraient bientôt accueillir de nouveaux habitants : les araignées qui habitent depuis toujours le Palais de Tokyo. Leurs rythmes vont entrer en résonance avec les toiles de l'installation *Webs of At-tent(s)ion*.

Tomás Saraceno aime à dire qu'il vit et travaille sur et au-delà de la planète Terre.

Son œuvre est basée sur un processus continu de recherche où l'artiste croise les mondes de l'art, de l'architecture, des sciences naturelles et de l'ingénierie. Ses structures flottantes et ses installations interactives explorent essentiellement de nouvelles manières durables d'habiter et de percevoir l'environnement.

www.studiotomassaraceno.org

**Hubert Duprat, *Sept tubes de trichoptères*,
1980-1997**

Or, perles, pierres précieuses et semi-précieuses
Largeur : 2 cm, diamètre : 0,5 cm
Acquisition: 1997



© Hubert Duprat Collection FRAC Lorraine

Depuis les années 80, Hubert Duprat se remarque par son travail sur, ou plutôt avec, les trichoptères, ces larves aquatiques qui se confectionnent un fourreau protecteur avec les matériaux qu'elles trouvent au fond des rivières : grains de sable, débris végétaux, (...). En capturant ces larves coquilles, etc. et en leur ôtant leur étui, Hubert Duprat les plonge ensuite dans des aquariums, en atelier, dont le fond est tapissé de paillettes d'or, de perles et d'autres matières précieuses, contraignant ainsi l'animal à se confectionner un splendide ouvrage d'orfèvrerie. Si le contraste entre l'éclat de ces matières cosmétiques et le dégoût organique que la larve peut inspirer est frappant, ce sont surtout les rapports de la nature et de l'artifice qui sont brouillés. Qui œuvre ? La larve ou l'artiste ? Et qui est l'artiste ?

En considérant l'animal comme un quasiartiste, par son intelligence matérielle, son ingéniosité – à l'instar des termites, des araignées et autres castors, on perpétue en réalité une conception de l'art extrêmement classique, fondée sur l'idée de projet, une conception qui nous empêche de saisir toute la singularité plastique de ces larves et de leur étrange étui. Pour cela, il nous faudra nous promener dans la Dernière Bibliothèque, l'autre versant de l'œuvre de Duprat...

Trichoptères / Trichoptera

Parallèlement à son travail d'artiste, Hubert Duprat éprouve le besoin de se documenter sur l'animal, et découvre avec surprise que d'autres avant lui – Miss Smee, par exemple, dès 1863 – ont réalisé des expériences in vitro. C'est alors qu'il commence à acquérir systématiquement tout ce qu'il trouve sur les Trichoptères, non pas en entomologiste qu'il n'est pas, ni même en éthologiste spécialisé, mais en curieux, puisque ce qui l'intéresse avant tout est la larve et sa capacité à fabriquer un fourreau. Ainsi est née l'impressionnante trichoptérothèque obsessionnelle

Pour réunir sa documentation, Hubert Duprat est entré en contact avec de nombreux scientifiques et a visité maintes bibliothèques. Il a aussi rencontré sur son chemin des musées qui l'ont précédé : celui de Moretti à Pérouse, ou celui d'Isao Yokota, à Iwakuni, au Japon.

<http://trichoptere.hubert-duprat.com/>

Hubert Duprat développe depuis une trentaine d'années une œuvre singulière dont l'importance commence à être pleinement comprise. Son travail est celui d'un sculpteur qui, à partir de la remise en cause radicale qu'ont représentée dans les années 1960 et 1970 le Minimal Art et l'art conceptuel, explore une voie personnelle qui renverse les catégories traditionnellement admises – notamment l'opposition art/artisanat.

La *Phrygane* – ou *Trichoptère* –, qu'Hubert Duprat désigne depuis les années 1980 comme « l'insecte artisan », cristallise pour partie sa démarche : profitant d'une particularité comportementale des larves de cet insecte, l'artiste en est venu à leur déléguer la création de certaines de ses œuvres.

<https://www.galerieartconcept.com/>

Robin Meier & Ali Momeni
The tragedy of the commons, 2011
Photos et vidéo de Palagret en Creative Commons 2011



© Robin Meier & Ali Momeni

The Tragedy of the Commons [La tragédie des biens communs] consiste en une installation où des milliers de fourmis Atta – surnommées fourmis coupe-feuilles - produisent une chorégraphie en réagissant à des couleurs et à des odeurs judicieusement choisies. Amplifié, le son des fourmis génère des textures sonores à l'image de leurs mouvements au sein d'une structure architecturale, acoustique et automatisée.

À travers une forme de conditionnement, les deux artistes créent un marché de valeurs et de coûts fictifs pour la nourriture des fourmis. En introduisant cette notion de valeur, une couleur ou une odeur est transformée en marchandise capable d'influencer le comportement collectif. Mêlant biologie et économie comportementale, Meier & Momeni rendent audibles les mécanismes cachés d'une manipulation sociale.

Dans la pénombre, les visiteurs marchent lentement et parlent à voix basse se penchant pour observer le millier de fourmis Atta courant le long des tubes de plexiglas et dans l'arène centrale. Il règne une atmosphère feutrée, presque religieuse, avec en fond sonore le bruit des insectes, amplifié par les haut-parleurs.

Ici les fourmis, libres et prisonnières à la fois dans le dispositif imaginé par Robin Meier & Ali Momeni, cherchent leur nourriture, attirées par des végétaux et des parfums. Elles dédaignent le livre et le morceau de tulle peu comestibles, préférant les feuilles vertes et rouges.

Les fourmis coupeuses de feuilles semblent aller en tous sens, grignotant les végétaux et les transportant d'un point à un autre dans un ballet mécanique sans fin.

Les fourmis sont en video-surveillance, six caméras les observent et retransmettent leur déplacement sur une table ronde derrière l'arène centrale.

Robin Meier & Ali Momeni mettent en scène «la tragédie des biens communs», une théorie controversée de Garrett Hardin selon laquelle: «l'accès libre à une ressource limitée pour laquelle la demande est forte mène inévitablement à la surexploitation de cette ressource et finalement à sa disparition. Chaque individu ayant un intérêt personnel à utiliser la ressource commune de façon à maximiser son usage individuel, tout en distribuant entre chaque utilisateur les coûts d'exploitation, est la cause du problème.»

Les fourmis s'approprient le maximum de feuilles mais c'est pour le bien commun, elles n'ont pas d'intérêt personnel égoïste. Dans un nid, les fourmis ne travaillent-elles pas ensemble, comme un tout mais ce tout sait-il gérer des ressources limitées? La réserve de nourriture va-t-elle être surexploitée, s'amenuiser puis disparaître. Les fourmis vont-elles mourir comme le titre du dispositif «The tragedy of the Commons» le laisse entendre? L'installation artistico-scientifique de Robin Meier & Ali Momeni fascine les visiteurs et laisse bien des questions en suspens, nous renvoyant à la problématique de l'économie durable et de l'art contemporain. A la différence d'un projet scientifique, les plasticiens ne cherchent pas à prouver une théorie et ils ne publieront pas de résultats savants sur le comportement des fourmis

Tous deux de formation musicale, **Robin Meier & Ali Momeni** développent une pratique complexe où la science se mêle à une forme d'art hybride. En véritables éthologues, et en étroite collaboration avec scientifiques et laboratoires spécialisés, ils observent et manipulent le comportement de certaines espèces animales pour établir ensuite des dispositifs mécaniques et informatiques mettant en scène une interaction entre la machine et l'animal par le son.

Daniel Steegmann-Mangrané

***Phasmides*, 2008-2012**

Film 16mm film transféré sur HD, 22'41



© Daniel Steegmann Mangrané

Dans son film *Phasmides*, 2012, Daniel Steegmann Mangrané évoque la pensée de Roger Caillois, exprimée dans *Mimétisme et psychasthénie légendaire* (1935) où l'auteur parle de la fonction mimétique de certains insectes non pas comme un mécanisme de défense passive, mais une volonté affirmée de se dissoudre dans l'environnant, de faire « un » avec le monde.. Les phasmes, ces insectes ressemblant à des brindilles que décrit si bien Georges Didi-Hubermann, évoluent dans un espace où des branchages le partage à des structures blanches modernistes aux arêtes saillantes. Dans cet enclos aux formes antagoniques, on suit le comportement des insectes qui tentent avec lenteur d'inventer une nouvelle écologie mimétique.

On comprend combien que la perception est pour l'artiste un sujet fondamental. L'environnement, mot souvent utilisé pour qualifier notre fragile destinée commune, réclame avant tout d'exercer sur tout ce qui nous environne une conscience qui nous engage physiquement dans une projection, un déplacement, une aliénation salutaire.

Enfant, **Daniel Steegmann Mangrané** aurait aimé être biologiste, entomologiste ou botaniste. En 2004, cette fascination pour les sciences naturelles motive en partie son installation à proximité de la forêt tropicale, à Rio de Janeiro.

Inspiré par la théorie du perspectivisme amérindien de l'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro, l'artiste trouble les propriétés habituellement attribuées aux différentes catégories d'êtres. Sa rencontre inopinée avec un insecte-brindille, en 2008, est décisive. Paradoxe vivant, il incarne des oppositions que l'artiste veut désamorcer : l'animé et l'inanimé, le non-humain et l'humain, l'organique et le géométrique, le chaos et l'ordre... Plus largement, la nature et la culture.

<http://www.danielsteegmann.info/>

PARTICIPANTS

DU LABORATOIRE ESPACE CERVEAU

Le Laboratoire espace cerveau a été créé en 2009 par Ann Veronica Janssens et Nathalie Ergino

Clarissa Baumann

Née en 1988 à Rio de Janeiro (Brésil), vit et travaille à Paris (France).

Influencée par un parcours multidisciplinaire, l'artiste brésilienne Clarissa Baumann étudie à l'École d'Arts Décoratifs et à l'école d'Arts Visuels de Rio de Janeiro, puis à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Sa pratique est également marquée par des recherches professionnelles en danse contemporaine. Lancée dans une série d'interventions fugitives dans la ville ou dans les espaces d'exposition, ses œuvres questionnent poétiquement les mécanismes d'organisation du quotidien, du corps et de la mémoire. Entre 2014 et 2015 elle participe au programme de résidences de La Fondation d'entreprise et reçoit le Prix des Fondations de Beaux-Arts lors de l'exposition Les Voyageurs. Elle reçoit récemment de nouveau un prix de l'École des Beaux-Arts de Paris ainsi que le Prix Adagp Révélation des Arts Plastiques, à l'occasion du 61e Salon de Montrouge.

www.clarissabaumann.net

Benjamin Blaquart

De toute part irrigué par les théories bio-politiques et les fictions spéculatives, et en particulier par les écrits de Donna Haraway et Samuel R. Delany, le travail de Benjamin Blaquart convoque autant les moyens d'ingénierie et de production numériques que les matériaux du prosthétique, comme l'impression 3D, le silicone et la résine. Ses objets brouillent ainsi la frontière entre sculpture, installation et prototype, et se déploient à la manière d'organismes autonomes parcourus de fluides, reliant entre eux des corps hétérogènes, plantes aquatiques et micro-contrôleurs. À travers des oppositions organique/inorganique, réel/virtuel, technologique/biologique, l'ensemble de sa démarche est une invitation à transformer les pré-supposés sur l'identité, la technologie, le vivant et l'inanimé.

www.blaquartbenjamin.com

Denis Cerclet

Anthropologue, maître de conférences à l'université Lumière – Lyon 2, membre du Centre de recherches et d'études anthropologiques (CREA). Il est également responsable du master *Métiers des arts et de la culture* et à l'initiative avec Maguy Marin de la création de la formation pour danseur *De l'interprète à l'auteur*.

Dans le cadre de ses travaux de recherche, il envisage le social en adoptant la perspective du corps. Cela le conduit à privilégier une approche transdisciplinaire et à s'intéresser aux sciences et aux arts.

Alys Demeure

Née en 1984, vit et travaille à Paris

Alys Demeure est diplômée de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-arts de Nice (Villa Arson) et de l'Institut d'Histoire de l'art de Paris IV Sorbonne. Ses œuvres sont montrées à la FIAC off, à la Villa Belleville et au Centre d'Art de Bastia Una Volta pour une monographie. Ses recherches ont pour substrat l'image archive et les cadres matériels et processuels qui la mobilisent. Alys Demeure participe au Laboratoire espace cerveau en tant que participante et assistante de recherches depuis 2016.

Nathalie Ergino

Directrice de l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes

Célia Gondol

Née en 1985, vit et travaille à Paris (France).

Après une formation professionnelle en danse contemporaine, elle intègre l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris dans les ateliers d'Ann Veronica Janssens et Emmanuel Saulnier. Elle obtient en 2014 son diplôme (DN-SAP) avec les félicitations du jury à l'unanimité. En parallèle elle est interprète pour diverses compagnies de danse.

« S'il est question dans la démarche plastique de Célia Gondol de moduler des espaces, son champ d'expérimentations s'étend à bien d'autres domaines dès lors qu'ils mobilisent des questions de rythme, de structure et de mouvement. La danse et la musique sont du reste des terrains qu'elle arpente assidument. Ses environnements portent les traces de ces allers-retours, illustrés par son répertoire de gestes.

Célia Gondol ne construit pas d'objets, c'est là sa principale spécificité. L'artiste accorde une vie quasi autonome, une attitude aux matériaux qu'elle emploie. » Noémie Monier

www.celiagondol.com

Jérôme Grivel

Diplômé de l'ENSA Villa Arson (Nice).

Jérôme Grivel expose et est accueilli en résidence en France et à l'étranger (Espace de l'Art Concret, Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne, Biennale de Mulhouse, Salon de Montrouge, Galerie Catherine Issert, Cité internationale des arts, Site Gallery à Sheffield...).

En 2016 il est finaliste du prix international Francoise pour l'œuvre contemporaine en 2016 et a été nommé à la *Bourse Révélation Emerige* en 2017. Il participe au Laboratoire espace cerveau depuis 2016.

La production artistique de Jérôme Grivel renvoie aux thèmes récurrents de la faculté des corps à répondre ou s'accommoder de situations particulières. Qu'elles se manifestent sous formes de contraintes, de stimuli, d'invitations ou d'jonctions, ses sculptures, installations, vidéos et performances défont les relations ordinaires et prévisibles entre espaces, expériences et limites. La coercition apparente peut ainsi venir révéler la possibilité d'une prise de liberté et la frustration être le vecteur d'une réinvention des capacités de faire et d'exister.

Depuis 2014, Jerome Grivel collabore Michaël Allibert, chorégraphe. Leurs pièces ont été montrées au festival ActOral à Marseille, Collection Lambert à Avignon, festival Écoute voir à Tours... Depuis 2015, ils sont artistes résidents à L'L* Lieu de recherche et d'accompagnement à la jeune création à Bruxelles. En 2016, ils créent à Nice une résidence de recherche croisée entre plasticien et chorégraphe.

www.documentsdartistes.org/artistes/grivel/repro.html

Olivier Hamant

Olivier Hamant dirige l'équipe "mécanotransduction et développement" au laboratoire de reproduction et développement des plantes (INRA-CNRS-UBLB1-ENS de Lyon). Avec ses collègues et collaborateurs, il a notamment montré que l'hétérogénéité cellulaire des tissus végétaux génère des forces qui en retour sont utilisées par la plante pour contrôler sa propre forme. En parallèle, il co-organise une école thématique et interdisciplinaire sur la nouvelle relation de l'humanité à la nature, dans le cadre du collectif anthropocène de l'ENS de Lyon.

À l'intersection de ces deux thématiques, et par analogie aux rôles de l'aléatoire, de la lenteur et de l'inefficacité en biologie, la trajectoire des sociétés humaines est mise en regard de la « sous-optimalité » du vivant dans plusieurs projets mêlant art, science et anthropocène.

Depuis 2014, Olivier Hamant a entamé une réflexion en collaboration avec Anthropocene Curriculum Berlin.

www.anthropocene-curriculum.org/pages/root/related-projects/the-anthropocene-curriculum

Ann Veronica Janssens est artiste, enseignante aux Beaux-arts de Paris depuis 2012, Département des pratiques artistiques. Elle vit et travaille à Bruxelles. Elle a été professeur de sculpture à l'Erg et conférencière à La Cambre.

Le travail d'Ann Veronica Janssens est montré sur la scène internationale depuis le début des années 1990. Elle a représenté la Belgique (avec Michel François) à la 48^e Biennale de Venise en 1999 et exposé dans de nombreuses institutions, notamment en France, en Belgique, en Allemagne ainsi qu'aux États-Unis.

Ann Veronica Janssens développe depuis la fin des années 1970 une oeuvre expérimentale qui privilégie les installations in situ et l'emploi de matériaux très simples ou encore immatériels, comme la lumière, le son ou le brouillard artificiel. L'observateur est confronté à la perception de « l'insaisissable » et à une expérience fugitive où il franchit le seuil de la vision claire et maîtrisée. C'est une expérience de la perte de contrôle, de l'instabilité, de la fragilité qu'elle soit visuelle, physique, temporelle ou psychologique.

Héloïse Lauraire

Héloïse Lauraire, agrégée d'arts plastiques, doctorante à l'Université Paris 8, membre du groupe d'artistes et chercheurs FRAME depuis 2013. Elle participe au Laboratoire espace cerveau depuis 2016.

Sandra Lorenzi

Sandra Lorenzi est artiste et poète.

Elle est diplômée de l'école nationale supérieure d'art de la Villa Arson (Nice), en 2009.

Son travail a été présenté depuis dans des institutions et des galeries en France et à l'étranger (Italie, Grèce, Afrique du Sud, Allemagne...). On peut citer son module au Palais de Tokyo (2011), sa participation aux expositions : *Rendez-vous (11-12)*, à l'Institut d'Art Contemporain (IAC) à Villeurbanne, au show room d'Art-o-rama, au CRAC à Sète, et plus récemment ses solo show à la Maison du Peuple de Vénissieux, et au centre d'art contemporain du Parvis à Ibos (2016-2018). De 2017 à 2018, elle est chargée de recherche pour le projet d'exposition *The Middle Earth*, de Jimmie Durham et Maria Thereza Alves à l'IAC. Elle travaille actuellement à sa prochaine exposition personnelle au Centre D'art Una Volta, à Bastia, qui s'ouvrira en janvier 2019.

Sandra Lorenzi enseigne le volume dans son champ le plus large à l'Institut Supérieur des Arts de Toulouse (ISDAT) depuis 2012. Elle est également artiste-intervenante au sein du Laboratoire espace cerveau de l'IAC à Villeurbanne.

www.sandralorenzi.com

Hélène Meisel

Hélène Meisel est historienne de l'art, critique et commissaire. Après des études d'histoire de l'art menées à la Sorbonne et achevées par un master professionnel consacré à « L'art contemporain et son exposition », elle entame sous la direction d'Arnauld Pierre une recherche doctorale sur la subsistance subjective dans l'art conceptuel. Elle assiste parallèlement Claire le Restif au Crédac d'Ivry-sur-Seine sur l'exposition *Le travail de rivière* (2009), puis Guillaume Désanges dans ses différents projets curatoriaux et performatifs (2010). En 2011, elle bénéficie d'une bourse d'études du Centre Pompidou-Paris et explore, dans ce cadre, les archives de la Biennale de Paris dont elle réactive certains dispositifs.

En 2012, elle est résidente au sein du Pavillon, au Palais de Tokyo. Depuis 2013, elle est chargée de recherche et d'exposition au Centre Pompidou-Metz, et a travaillé aux côtés d'Hélène Guenin sur l'exposition *Sublime. Les tremblements du monde* (2016). Pour le Frac Lorraine, elle rejoue certains moments du Festival International de Science-fiction de Metz, dans le cadre de l'exposition *Si ce monde vous déplaît* (2013). Ses articles sont parus dans différentes revues critiques telles que *20/27*, *Les Cahiers du musée national d'art moderne*, *Volume*, *Palais*, *02*, *Semaines*, etc.

Pierre Montebello

Philosophe, professeur de philosophie moderne et contemporaine, Métaphysique et Esthétique à l'Université de Toulouse le Mirail depuis 2002. Les premières recherches de Pierre Montebello portent sur le philosophe et mathématicien français Pierre Maine de Biran, précurseur de la psychologie. Il s'intéresse par la suite à Nietzsche, auquel il consacre deux ouvrages, ainsi qu'à Henri Bergson et Gilles Deleuze. Il est par ailleurs membre depuis 2006 de la société Bergson, dirigée par Frédéric Worms. Son travail vise à renouveler la notion de nature, et à la réconcilier avec une métaphysique qui ne serait plus seulement celle, idéaliste, de l'individu conscient, mais qui permettrait de connecter et relier les êtres au sein d'un cosmos enfin unifié.

Cyrille Noirjean

Directeur de l'URDLA (centre international estampe & livre), psychanalyste (membre de l'Association Lacanienne Internationale)

Jean-Louis Poitevin

Écrivain et critique d'art, docteur en philosophie. Il est l'auteur de nombreux livres et articles sur l'art contemporain et sur la littérature, mais aussi de fictions. De 1998 à 2004, il a dirigé les instituts français de Stuttgart et d'Innsbruck.

Il anime depuis 2005 un séminaire privé sur l'image et la post-histoire. Co-fondateur et rédacteur de la revue TK-21, certains de ses articles sont également accessibles sur le site de la revue en ligne lacritique.org. Il a publié, entre autres choses, *La cuisson de l'homme*, un essai sur l'œuvre de Robert Musil (Paris, José Corti, 1996) et *Lee Bul, Monsters* (Dijon, Les Presses du réel, 2002). Son dernier roman s'intitule *Les Nuits sans nom* (Paris, La Musardine, 2008).

www.tk-21.com

Stéphanie Raimondi

Diplômée en 2008 de l'École nationale supérieure d'art de la Villa Arson.

Après l'obtention d'un post-diplôme de la Head à Genève en 2009, elle participe à plusieurs expositions en France et à l'étranger. Ses œuvres ont été montrées notamment à Genève à la Maison des arts du Grütli, à Zürich dans le cadre de Plattform 10, à Marseille pour le Printemps de l'Art Contemporain et récemment au Brésil à la Fabbrica Bhering. Elle participe depuis 2016 au Laboratoire espace cerveau à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne. Elle a enseigné les arts plastiques à l'université de Lille 3 à Tourcoing. Elle est représentée par la galerie Houg à Paris.

www.stephanieraimondi.com

Linda Sanchez

Née en 1983, vit et travaille à Lyon (France).

Le travail de Linda Sanchez joue avec les lois et les phénomènes physiques (propriétés, combinaison, changement d'état). Elle produit des gestes de capture, de relevé, de prélèvement et développe des outils et des dispositifs d'observation. Le mouvement, autant transcrit que réactivé, trame une grande partie de ses travaux. Depuis un an, sur la question de la surface et du plan (et des phénomènes interfaciaux), elle explore de nouvelles méthodes de travail, jouant aussi sur des codes culturels et éthiques (réponses *in situ*, mise en scène et représentations). Après un DNSEP de l'ESAAA en 2006, elle a exposé avec les *Galleries Nomades* de l'IAC de Villeurbanne en 2007, au MAC, Lyon (Rdvs 2008), à la Galerie Bertrand Grimont, Paris (*Ritournelle et déhanchement*, 2009), au Musée Château d'Annecy (*Plan sur ligne et point*, 2011), à la Fondation Bullukian, Lyon (*Incidents de surface*, 2014), à la Maison Salvan, Toulouse (*Cabaret flux*, 2016)...

Depuis la sortie de l'ouvrage «14628.jpg» en collaboration avec l'écrivain Philippe Vasset (Éditions ADERA) et dans le cadre du DSRA à l'ESAAA (2015), elle a tenu plusieurs projets de collaboration (INSA (Mécanique des fluides), École Centrale (Laboratoire de tribologie), Service Archéologique Lyon, Maison de l'Orient et Méditerranée

de Lyon et le Laboratoire des intuitions (conférence avec Nicolas Tixier (Laboratoire Cresson), Tim Ingold (anthropologue)). Elle termine cette année une résidence à la Casa de Velazquez, Madrid.

www.dda-ra.org/fr/textes/sanchez_linda

Vahan Soghomonian

Né en 1982 à Lyon (France), vit et travaille à Lyon (France).

Vahan Soghomonian est diplômé de l'École Supérieure d'Art d'Aix en Provence. L'identité de son travail se joue dans sa façon de mobiliser les images qu'il produit et les supports par lesquels elles transitent, dans sa façon de mettre en œuvre une constellation d'éléments dont chacun est mobilisable, combinable, «jouable», et de générer à partir de là des situations qui renouvellent sans cesse la circulation des idées et des formes qu'il manipule. Vahan Soghomonian développe une production à étage, une construction mobile et dynamique, un système de signes qu'il fait jouer dans un équilibre de surfeur entre la jubilation d'une trouvaille et la précision du regard, entre tendresse et cruauté, entre ce que le jeu entraîne d'allégresse et ce qu'une pensée, plus critique qu'elle peut paraître, impose de rigueur.

www.vahansoghomonian.net

Floryan Varennes

Né en 1988 à La Rochelle, vit et travaille à Toulon et Paris (France).

En écho à la démarche de l'historien, le travail de Floryan Varennes fait appel à des réverbérations transhistoriques, celles du «médiévalisme». Pour déployer sa pensée, il intervient sous formes d'investigations basées sur des épiphénomènes datés et des archétypes persistants. Cet intérêt pour les détails signifiants converge dans son iconographie à travers des systèmes de belligérances qui manifestent toujours un statut-quo, un entre-deux. Il conjugue ainsi ses recherches à tout ce qui se rapporte au corps sans jamais le figurer : la sociologie du vêtement, les problématiques liées aux études du genre ainsi qu'à l'univers médical. Il greffe des fragments temporels dans ses installations qu'il lie à des sculptures, des objets et des photographies qui expriment des questions de norme, d'altération, de (re)présentation et d'ornementation. Dès lors, au sein de ses dispositifs, son rapport aux savoir-faire, à la répétition d'un même motif, aux symboles et la transfiguration sont au centre de ses réflexions sur la parure et ses hybridations.

www.floryanvarennes.com

Alexandre Wajnberg

Journaliste scientifique à la RTBF (Journal parlé de Radio Une, Bruxelles)

Jean-Jacques Wunenberger

Professeur émérite de philosophie, doyen honoraire de la Faculté de Philosophie de l'Université Lyon 3 (2000-2010), ancien directeur de l'Institut de Recherches philosophiques de Lyon (2004-2011), président de l'Association internationale Gaston Bachelard, co-directeur du Centre de Recherches internationales sur l'Imaginaire.

Mengzhi Zheng

Mengzhi Zheng arrive en France à l'âge de sept ans. Il grandit à Paris. Après des études en graphisme, il intègre la Villa Arson à Nice de 2006 à 2011, année d'obtention du DNSEP avec mention et étudie en parallèle à la Städelschule de Francfort (DE) de 2009 à 2011. Il développe une démarche plastique autour des problématiques liées à l'espace de manière générale et rêve d'architectures. Son travail prend tout d'abord forme avec une pratique du dessin et du collage qu'il poursuit à l'eau-forte. Il a entamé un travail long et minutieux en composant sur ses plaques de cuivre, des images d'après des photographiques prises lors d'un voyage de retour en Chine en 2008. Il parle étrangement d'espace non-habité avec un regard interrogatif sur notre pratique contemporaine de l'architecture, ces «constructions-consommations». Ses nombreux carnets de dessin évoquent des inarchitectures : des esquisses qui semblent non-finies ou en construction. Il expérimente ensuite ce rapport du corps à l'architecture à travers ses espaces intimes (vie et travail) qu'il occupe avant d'intervenir et de les capturer en photographie : il compose et recompose l'espace en déplaçant les objets jusqu'à obtenir une image de la pièce qu'il juge prête à être mise à plat. C'est une photographie mentale du lieu qu'il déplie. Ces expérimentations dans l'espace-habitat l'amènent à un travail de volume et de production de petites sculptures en papier, bois, carton. Il construit des espaces non-fonctionnels qu'il imagine tout en évoquant l'habitable. Ces objets manipulables, comme il les appellent, invitent ainsi le spectateur dans une traversée - mentale et/ou physique - et à nous interroger sur notre rapport au quotidien. Des espaces autres qui nous confrontent à une quelconque mesure du monde.

Il travaille toujours dans l'idée du geste tout en gardant en tête le besoin de traduire des dualités constantes : art/architecture, plein/vide, fini/non-fini, pli/dépli, horizontal/vertical, intérieur/extérieur, bien fait/mal fait, construit/déconstruit... comme il le fait pour sa série des maquettes abandonnées depuis 2014, qu'il improvise sur des laps de temps très court. Il y a ici, une volonté ambivalente qui rappelle de multiples identités avec ce désir de faire synthèse des différentes cultures - visuelles.

<http://www.mengzhi.fr/>

BIBLIOGRAPHIE

- Jean-Christophe Bailly, *Le versant animal*, Bayard, 2007
- Jean-Christophe Bailly, *Le parti pris des animaux*, Christian Bourgeois, 2013
- Vinciane Despret, *Les Grands Singes. L'humanité au fond des yeux*, avec Chris Herzfeld, Dominique Lestel et Pascal Picq, Odile Jacob, coll. « Sciences », 2005
- Vinciane Despret, *Etre bête*, avec Jocelyne Porcher, Actes Sud, coll. « Nature », 2007
- Vinciane Despret, *Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La Découverte / Les Empêcheurs de penser en rond, 2012
- Vinciane Despret, *Penser comme un rat*. Versailles : Éditions Quæ, 2016
- Vinciane Despret, *Quand le loup habitera avec l'agneau*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 2002
- Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*. Paris : Éditions Galilée, 2006
- Franz De Waal, *Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux ?* Paris : Les liens qui libèrent, 2016
- Franz De Waal, *La politique du chimpanzé*, Odile Jacob, 1995
- Sophie Gallino-Visman, *Comment faire une « sociologie des singes » et une « éthique » de l'expérimentation animale ?*, Revue de primatologie, 2014.
- G.W.F. Hegel, *Le magnétisme animal*. Paris : Presses Universitaires de France, 2005 (Quadrige)
- Frederic Joulian, *Dire le savoir-faire: gestes, techniques et objets*, Volume 1 de Cahiers d'anthropologie sociale, 2006
- Frédéric Joulian, Gérard Lenclud, Joëlle Proust, *Les animaux pensent-ils ?*, Editions du patrimoine, 2000
- Dominique Lestel, *L'Animal est l'avenir de l'homme Munitions pour ceux qui veulent (toujours) défendre les animaux*, éd. Fayard, Paris, 2010,
- Dominique Lestel, *Les origines animales de la culture*, Flammarion, 2001
- Dominique Lestel, *Apologie du carnivore*. Paris : Fayard, 2011
- Patrick Llored, Jacques Derrida, *Politique et éthique de l'animalité*. Mons : Sils Maria, 2013
- Franz Anton Mesmer, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*. Paris : Allia, 2006
- Baptiste Morizot, *Les diplomates - Cohabiter avec les loups sur une nouvelle carte du vivant*, éditions Wildproject, 2016
- Jocelyne Porcher, *Vivre avec les animaux : une utopie pour le XXIe siècle*, Editions de la découverte, 2011
- Adolf Portmann, *La forme animale*. Paris : La Bibliothèque, 2013
- Bertrand Prévost, *La table du trichoptère*, HEAD – Genève 2013
- Bertrand Prévost, *L'élégance animale* (manuscrit)
- Filipa Ramos, *Animals*, MIT Press, 2013
- Etienne Souriau, *Le sens artistique des animaux*, Hachette, 1965
- Marion Vicart, *Des chiens auprès des hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*, Paris, Editions Pétra, coll.« Anthropologiques », 2014
- Aline Wiame, *Scènes de la défiguration*, Les presses du réel, 2016

laboratoire espace cerveau

A

I

space brain laboratory

ARTICLES

C

Pierre Montebello,
Métaphysiques cosmomorphes

Frédéric Joulian,
Le mollusque, la coquille, le fossile

Frédéric Joulian, Suzanne de Cheveigne, Joëlle Le Marec
Dossier Interdisciplinarité
Évaluer les pratiques interdisciplinaires

Bertrand Prevost,
Les apprentes inadressées. Usages de Portmann

Jocelyne Porcher,
Vivre avec les animaux

Aline Wiame,
Scène de la défiguration